Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

278 vente

DIEU ET MON DROIT.

CONVERSATION

QUI EUT LIEU CES JOURS DERNIERS ENTRE UN

CANADIEN DE LA CAMPAGNE

ET UN

CANADIEN DE LA VILLE.

Le Canadien de la ville—Bon jour, mon ancien ami—C'est nouveau de te voir—Qu'est-ce qui t'amène en ville?

Le Canadien de la Campagne—Tu dis vrai que c'est rare de me voir en ville, car voilà longtems que je suis venu ici et tu ne m'y aurois pas encore vu, si nos gens n'étoient pas démontés de cinquante nouvelles qui courent. Car vois-tu, chacun fait son histoire, de manière que personne n'y entend rien, et cependant tout le monde est dans la terreur, et moi j'ai pris le parti de venir en ville m'instruire de la vérité de ce qui se passe et qui cause tant de mouvemens. Mais toi qui vois beaucoup de monde instruit, pourrois-tu m'apprendre la cause de tout ceci?

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

B-2

Le Canadien de la ville—De quoi veus-tu t'informer premièrement ?

Le Canadien de la Campagne — Je voudrois savoir pourquoi on prend nos jeunes gens, et qu'on les envoye ça et là en Bande comme des troupeaux de moutons.

Le Canadien de la ville—Mon ami, c'est pour les exercer à l'usage des armes, afin qu'ils puissent s'en servir avec plus d'avantage contre nos ennemis, lorsqu'ils voudront attaquer notre pays, alors mille hommes bien instruits, comme j'espère qu'ils le seront, en vaudront trois mille tels qu'ils étoient auparavant.

Le Canadien de la Campagne—Je t'entends, on veut en faire des soldats, et c'est ce que nous craignons.

Le Canadien de la ville—Oui, mon ami, des soldats tel que toi et moi, seulement plus capables de se défendre et de défendre leur pays que nous le sommes—Ne devons-nous pas être tous soldats, si quelques uns veulent attaquer notre Religion, notre Patrie et nos Biens—Dis-moi, si un voleur vouloit t'ôter ton bien, ne serois-tu pas soldat et ne prendrois-tu pas les armes pour le défendre ?

Le Canadien de la Campagne—Oui, cer-

tainement, quand ils seroient quatre, je ne les craindrois pas étant chez moi.

Le Canadien de la Ville—Hé bien! si l'ennemi ou un plus grand nombre de voleurs veulent attaquer notre pays, c'est-à-dire, nous attaquer tous ensemble, ne devons-nous pas être tous soldats et nous réunir pour nous défendre?

Le Canadien de la campagne—Cela est vrai, et c'est ce que nous disons tous; si l'ennemi vient nous attaquer, nous voulons marcher tous ensemble et nous sommes tous prêts.

Le Canadien de la Ville—Fort-bien, et ne voulez-vous point avoir de Chefs, ou personne pour vous commander et vous conduire contre l'ennemi?

Le Canadien de la campagne—Nous connoissons bien qu'il faut des chefs, autrement nous tomberions en confusion; les uns voudroit aller à Hue, les autres à Diah, cela feroit ma foi une belle charue!

Le Canadien de la Ville—Hé bien! Si votre chef apprenoit par ses découvreurs qu'il venoit mille hommes de nos ennemis par Maska, faudroit-il qu'il vous rassemble tous, depuis Kamouraska en bas de Québec jusqu'aux

Cédres pour attaquer tous ensemble ces mille hommes-là.

Le Canadien de la Campagne—Non pas certainement, ce ne seroit pas nécessaire et ce seroit même une grande folie.

Le Canadien de la Ville—Comment donc faire si personne ne veut marcher sans que tout le monde marche ensemble. Le Gouverneur n'est-il pas notre chef? et s'il a besoin de deux mille hommes, il n'a pas besoin de dix mille, et s'il avoit bescin de dix mille, il n'auroit pas besoin de cent mille. Ne doit-on pas lui fournir immédiatement ce qu'il demande pour notre propre défense, et les autres doivent attendre qu'il ait besoin d'eux et en attendant prendre soin de leurs terres et de leurs travaux jusqu'à ce que leur tour vienne. Comment gouvernerois-tu tes travaux et ta famille toi, si chacun vouloit être maitre? Par exemple, si durant la récolte le tems menaçoit de la pluie et que tu commandasses à trois ou quatre de tes enfans ou engagés d'aller engerber le bled qui seroit sur le champ en danger d'être perdu, à un autre de le lier et à un autre d'aller visiter et raccommoder la clôture, à un autre d'aller au mou-

lin ; que dirois-tu, mon ami, si chacun d'eux te répondoit : nous voulons aller tous ensemble au moulin et à chacun de ces ouvrages— ne les chatirois-tu pas, ou ne les chasserois-tu pas de ta maison comme indignes de ta protection ? Le Gouverneur, mon ami, n'est que le père d'une plus grande famille, et il est obligé de nous protéger tous, comme tu es obligé de protéger tes enfans, pourvû qu'ils t'obéissent.

Le Canadien de la Campagne —Je comprends tout cela et j'ai honte de ne l'avoir pas compris plutôt ; mais pourquoi habiller nos jeunes gens en rouge ? tu sais que nous avons tous cette couleur en aversion. Si on les eut habillés de toute autre couleur, eux et nous aurions été contents.

Le Canadien de la Ville—Le Gouverneur ne m'a pas instruit de ses raisons, mais je ne doute pas qu'il en ait de bonnes : par exemple, s'ils se trouvoient en bataille avec l'ennemi et qu'ils fussent habillés en gris, l'ennemi les reconnoitroient pour des Miliciens et les attaquerolent plutôt que les troupes du Roi, par conséquent ils coureroient plus de risques et leur vie seroit plus en danger, et nous avons à part de cela mille expériences ;

entr'autres, en Espagne, et en Portugal où l'ennemi craint plus les hommes en habits rouges que ceux qui sont vétus de tout autre couleur, parcequ'ils les croient de vieux soldats, et ils n'aiment pas à s'y frotter ; par conséquent la seule couleur de leurs habits peut leur sauver la vie.

Le Canadien de la campagne—Ceci me paroit encore bien pensé et raisonnable, et je ne vois pas que nous ayons à nous effrayer de si peu de chose.

Le Canadien de la ville—Mon ami, c'est que manquant de connoissances vous-mêmes, vous n'avez pas assez de confiance en ceux qui en ont et qui sont pour vous conduire.

Le Canadien de la campagne—Mon camarade, pour te parler franchement, je crains que nous ne soyons plus si heureux que nous l'avons été ; par exemple, jamais on a demandé nos jeunes gens et nous craignons que l'on garde ceux-là, et peut-être que l'on en demande d'autres, qu'en pensez-tu toi ?

Le Canadien de la ville—Je pense que si le gouvernement n'a jamais demandé le secours de la Milice, c'est parcequ'il n'en avoit pas besoin et ne vouloit pas vous troubler inu-

tilement, et c'est ce qui devroit augmenter votre confiance et votre reconnoissance, et pour ce qui est d'en demander d'autres, c'est très-probable qu'il en demandera autant qu'il croira qu'il est nécessaire pour vous défendre ; et s'il ne se trouve pas assez de jeunes gens, les vieux doivent marcher pour défendre leur pays et leurs propriétés : dans d'autres pays, les femmes ont fait autant que les hommes, pour défendre leurs pays lorsqu'il a été envahi.

Le Canadien de la Campagne—Mais on nous dit que la résistance est inutile, que ces gens là sont terriblement nombreux.

Le Canadien de la Ville—Il est vrai qu'il sont plus nombreux que nous, mais ils sont moins capables de nous attaquer que nous le sommes de nous défendre, car nous avons Dieu et la justice de notre côté ; et deplus la Providence favorise toujours un peuple qui a confiance en lui-même, et Dieu ne dit-il pas, *aide-toi, je t'aiderai* ; et ne savez-vous pas que celui qui tente un mauvais procès a plus de frais à faire que celui qui se défend ; par conséquent ils seront obligés d'apporter leurs provisions et leur munition d'une grande dis-

tance, et si nous détruisons un de leurs convois de provisions; voila qu'il faut qu'ils crèvent de faim, et si nous mettons en déroute aucune partie de leur armée, où se sauveront-ils? Il faut qu'ils se sauvent parmi nous qui sommes leurs ennemis. Quelle grace doivent-ils attendre de vous? La grace qu'un coquin pourroit attendre, qui venant de mettre le feu à vos granges et tuer un de vos enfans, étant poursuivi se sauveroit chez vous—Mais nous; quand il arriveroit qu'on seroit obligé de se sauver, ce que j'espère n'arrivera pas, eh bien: nous nous sauverons parmi nos gens qui sont prêts à nous assister, plus il nous poursuiveront loin, plus nous augmenterons en force, comme une boule de neige le printems. Nous serions bien vite capables de les empêcher de se sauver à leur tour; mais, admettant qu'ils aient dix fois le nombre d'hommes que nous avons, ils occupent vingt fois plus de terrein. Premièrement, dans un tiers de leur pays, il y a dix esclaves noirs pour un maitre blanc, donc il n'y a pas trop de blanc dans cette partie pour garder les esclaves qui sont toujours prêts à se révolter; ce tiers là est par conséquent incapable d'envoyer un homme con-

tre nous. Deuxièmement, un autre tiers ne veut point se mêler de cette guerre, parce-qu'elle a été déclarée contre nous injustement et malgré eux, et le dernier tiers est divisé.— Une grande partie c'est-à-dire tous les honnêtes gens n'en veulent pas entendre parler, tels que les Habitants, les Marchands, les Ouvriers et tous ceux qui peuvent gagner leur vie honnêtement chez eux.

Le Canadien de la Campagne.—Qui sont ceux donc que nous avons à craindre ?

Le Canadien de la ville—Seulement ceux qui sont trop paresseux pour travailler, et que personne ne veut employer par rapport à leur conduite infâme et à leurs mauvaises mœurs ; tels que des libertins, des ivrognes, des voleurs et des échappés de prison : ces gens sont engagés au son du tambour pour cinq piastres par mois, et quinze piastres qu'ils reçoivent d'avance, avec la promesse pour chacun d'une belle terre, s'ils réussissent à prendre notre pays et nos terres ; mais ne croyez pas, mes amis, qu'ils entendent des terres en bois de bout—non, non. Ils ont promis aux officiers et à leurs soldats de les récompenser par des bonnes terres toutes

faites, mais mal cultivées par les Canadiens ; de manière qu'ils entendent vous apprendre à cultiver la terre en vous chassant de chez vous.

Le Canadien de la campagne—Oui da ! et ces Messieurs ont-ils fait assurer leurs carcasses contre nos balles et nos casses-têtes.

Le Canadien de la ville—Je ne le crois pas. L'assurance seroit plus que ne vaut le capital.

Le Canadien de la campagne—Je commence à respirer, mais dites moi, combien pourroient-ils venir quand ils viendront ?

Le Canadien de la Ville—Mon ami, d'après les connoissances les plus certaines, et les meilleures informations que nous avons, ils ne sont pas capables d'amener plus de vingt mille hommes de cette description, à la fois, contre nous.

Le Canadien de la campagne.—Ha, ha, ha ! tu badines.

Le Canadien de la Ville.—Tu peux en être assuré je le tiens de personnes qui depuis quinze ans voyagent parmi eux et qui connoissent leur pays et leur situation comme tu connois ta terre et ta famille.

Le Canadien de la Campagne.—Dans ce cas nous n'avons pas besoin d'avoir grande peur, car je crois qu'en dix lieues de chemin on peut trouver assez de monde pour leur tordre le cou à tous.

Le Canadien de la Ville.—Mon ami, je le sais, mais si nous sommes divisés ou que personne ne veuille rien endurer pour la préservation de son pays, et de son bien, ils seroient assez pour nous faire bien du mal ; mais si nous voulons être raisonnables et justes envers nous-mêmes en nous défendant comme des hommes, nous n'avons rien à craindre d'eux ; et c'est l'espérance qu'ils ont que vous êtes trop ignorants pour connoitre votre danger et trop lâches pour vous défendre, qui les encourage à venir se partager votre pays et vos biens.

Le Canadien de la Campagne.—Ne crains point cela—si nous n'avons pas été unis c'est que nous ne connoissions pas le danger, et qu'on nous trouble par mille histoires. Par exemple, on nous dit que les François viennent avec eux, d'autres disent qu'ils ont des généraux François, et tu sais que nous n'aimerions pas de nous battre contre nos anciens patriotes, qu'en dis-tu, toi ?

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Le Canadien de la Ville.—Pour cela, mon pauvre ami, rien au monde n'est plus faux, et ceux qui promenent de telles nouvelles sont des traitres ou des espions qui vous content de pareilles histoires pour vous diviser et vous décourager, afin que vous deveniez plus aisément la proie de nos ennemis, et pour lequelle ils sont ou esperent être bien payés. Ne sais-tu pas, que c'est la ruse et toujours la coutume d'un ennemi, avant d'attaquer un pays, de faire semer parmi les habitants toutes sortes de nouvelles et d'histoires qui ont toutes pour but de les décourager, de les diviser ou de les induire à ne pas se défendre, en leur faisant toutes sortes de belles promesses, et ceux qu'ils employent pour cela sont des traitres qui voudroient vendre leur pays à leurs ennemis ; et c'est ton devoir, le mien et celui de tout honnête homme dès qu'il entend des gens qui content de pareilles nouvelles de les saisir quelqu'ils soient, et de les trainer devant un Magistrat ou devant la Police de notre ville qui est pour veiller à notre sureté commune ; et ceux qui écoutent de telles histoires et ne les arrêtent pas comme je viens de le dire, deviennent leurs complices et sont aussi

coupables qu'eux. Mais, supposons pour un moment, que la chose fut vraie, quoiqu'elle soit fausse, laisserois-tu un François violer devant tes yeux ta femme ou ta fille, ou mettre le feu à ta maison ou ta grange, ou s'emparer de ton bien ou te faire aucun autre dommage sans le défendre, parceque c'est un François? Pour moi, je t'assure que s'ils venoient m'attaquer chez moi, et s'ils vouloient me faire quelque dommage, je ne m'informerois jamais si celui qui vient pour me faire du mal est François, Anglois, Américain, Allemand ou Turc: il m'importe fort peu de quelle nation il est: il me suffit de savoir qu'il veut me faire du tort pour qu'il soit mon ennemi, et pour que je le traite comme tel. Quand ce seroit mon propre frère qui voudroit entrer armé dans ma maison, malgré moi, je ne lui ferois pas plus de grace qu'à un autre. Aimerois tu bien, toi, de te voir chassé de chez toi par ton propre frère; mais, mon ami, ne t'y trompe pas. Les François d'à présent ne sont pas ce qu'ils étoient autrefois, et sois assuré que quand il en viendroit avec les Américains, ils seroient d'une description encore pire que les Américains même, et ne

viendroient que pour vous réduire à la situation des esclaves, et se fiant sur vos anciens préjugés, en leur faveur, croiroient que vous ne voudriez pas vous défendre contre eux, et par ce moyen vous deviendriez une proie plus aisée pour vos ennemis. N'ont-ils pas vendu aux Américains La Nouvelle-Orléans et toute La Louisiane qui étoient établies par des Canadiens, et ils en feroient autant de nous, s'ils le pouvoient. Aimerois-tu être l'esclave d'un François plus que d'un autre pour être vendu d'un maître à l'autre comme un cheval?

Le Canadien de la Campagne.—Ma foi, mon ami, ça ne me plairoit pas plus qu'à toi; et si les François nous aiment qu'ils restent chez eux, et nous laissent tranquilles; mais s'ils se joignent à nos ennemis, je ne vois pas la préférence qu'on doit leur donner, sinon de les traiter plus mal que les autres, vu qu'ils ont moins d'excuses—comme mon frère est moins excusable qu'un étranger, de violer ma femme, ma fille, ou mettre le feu à mes bâtimens, ou me chasser de chez moi, et pour moi, vienne qui voudra pour nous troubler dans notre pays je lui montrerai ce que c'étoit que les Canadiens du tems passé.

Le Canadien de la ville—Tu me fais plaisir en parlant de ce bon vieux tems, te resouviens tu de l'affaire de Carillon et de La Belle Rivière et du Fort George, où nous étions ensemble ; nous n'étions pourtant pas le tiers de leur nombre, mais comme diable les Américains furent épluchés ; ils craignoient les Canadiens alors, comme des esprits. C'est vrai que nous n'étions pas si douillets dans ce tems là, on pouvoit fort bien alors coucher sur la terre à la belle étoile, et le plus souvent nous nourir de racines et de bourgeons, et on ne faisoit bonbance que quand on prenoit les provisions de nos ennemis les Américains, ce qui arrivoit souvent à la vérité, nous n'allions pas alors pour défendre notre pays et nos biens—non, nous allions les attaquer chez eux, et cependant si le commandant demandoit mille hommes, c'étoit à qui se présenteroit le premier ; et au lieu de mille il s'en trouvoit souvent trois ou quatre mille qui s'offroient, et ceux qui n'étoient pas acceptés s'en retournoient mécontents. Voici à présent la différence : si on a besoin de deux ou trois mille hommes pour défendre notre pays, et tout ce que nous avons de cher au monde,

c'est à qui n'ira pas ; et ceux qui sont obligés de marcher entendent être traités comme aux noces—tiens, veus-tu que je te dise ? Je crois que nos Canadiens d'à présent n'ont plus le courage de ceux du tems passé ; ils ont été gâtés par leurs mères qui les ont fait têter trop longtems, et les ont élevés au lait et à la crême, de manière que leur courage resemble un peu à leur nourriture.

Le Canadien de la campagne.—Je me resouviens de tout cela, mais pour ce qui regarde les Canadiens d'à présent, tu te trompe, laisse les une fois s'échauffer et tu voiras qu'ils ne ont pas de fromage—mais il y a si longtems qu'on a eu la guerre qu'ils entendent à peine ce que ça veut dire, mais laisse les commencer une fois et alors nous voirons qui les arrêtera. Tu sais qu'on s'accoutume à tout, on se fait une idée terrible d'aller à une bataille, mais y a-t-on été une fois, on voudroit y être tous les jours, et c'est à qui y ira—Mais dis moi ? il y en a qui nous disent que nous ne serions peut-être pas plus mal sous les Américains que sous les Anglois—qu'en penses tu, toi ?

Le Canadien de la ville.—Comment vous trouvez-vous sous la protection des Anglois ?

Le Canadien de la Campagne.—Nous n'avons point à nous plaindre; on ne peut pas être mieux; nous vendons, nous achetons, et nous faisons comme nous voulons sans payer ni taxe ni rien.

Le Canadien de la ville—Fort-bien, et seroit il prudent de risquer tout notre bonheur sur un peut-être? Voudrois-tu changer un cheval sans défaut, pour un que tu ne connoitrois pas, parceque peut-être, il pourroit être aussi bon?—Crois-tu qu'ils nous ont déclaré la guerre sans raison, en envoyant une armée de vagabonds, les armes à la main, pour nous conquérir et devenir nos maitres et les maitres de tout ce que nous avons, crois-tu qu'ils font tout cela parcequ'ils nous aiment et pour nous faire du bien?

Le Canadien de la campagne—Je t'avoue que ça n'en a pas beaucoup l'apparence—mais plusieurs parmi nous pensent que s'ils se tiennent tranquilles ils leur feroient moins de mal?

Le Canadien de la ville—Voilà l'espérance des lâches—ne sais-tu pas que les plus grands scélérats, même les sauvages les plus barbares respectent plus un brave homme qui défend

son pays, qu'un poltron qui ne se défend pas?

Le Canadien de la campagne—Mais peut-être aussi que les Anglois pourroient les chasser comme ils ont déjà fait, car on dit qu'il va venir beaucoup de troupes d'Angleterre.

Le Canadien de la ville—Mon ami, voilà le double malheur qui nous menace, car si dans le moment qu'il est nécessaire nous ne nous montrons point pour défendre notre pays et nos intérêts, et qu'on souffre l'ennemi d'aller jusqu'à Québec, et que les troupes Angloises arrivent et les repoussent, qu'arrivera-t-il ? Il arrivera que les Américains obligés de se sauver, et enragés d'avoir manqué leur entreprise, pilleront, bruleront et sacageront tout ce qu'ils trouveront sur leur chemin et feront tout le mal qu'ils pourront, afin que les Anglois n'en profitent pas.—Ainsi notre pays se trouvera comme un désert; mais les Anglois ensuite comment nous traiteront-ils s'ils nous traitent comme nous le mériterons ?—Comme des ingrats et des lâches qui ne sommes pas digne d'être des hommes libres, puisque nous n'avons pas eu le courage de défendre notre liberté, notre religion ou nos biens.—Voilà, mon ami les maux qui nous pendent sur la tête, et je ne vois qu'un moyen de les éviter.

Le Canadien de la campagne.—Pour l'amour de Dieu dis-moi le, je t'en prie ?

Le Canadien de la ville—C'est de faire notre devoir comme des hommes, en défendant notre pays, notre religion, notre honneur, nos familles et nos biens, et si après avoir fait tous nos efforts pour nous défendre, le malheur vouloit que nous ne fussions pas assez forts, alors nous n'aurions rien à nous reprocher et l'univers plaindroit notre malheur, nos vainqueurs même nous respecteroient comme étant dignes d'un meilleur sort, et si nous réussissions, comme il n'y a pas le moindre doute, nous serions couverts de gloire et d'honneur et nous nous assurerions pour nous et nos familles une tranquilité longue et durable ; car nos ennemis qui doutent aujourd'hui de notre loyauté et de notre courage, une fois bien rossés ne s'aviseroient jamais de venir nous troubler pour partager notre pays et nos biens ; d'un autre coté notre Roi convaincu de notre fidélité et de notre bravoure redoubleroit envers nous ses bienfaits, et nous devienderions plus heureux que nous n'avons jamais été.

Le Canadien de la Campagne.—Mon ami, il n'y a pas à répliquer à ce que tu dis, car

notre Religion et nos Prêtres nous enseignent tous les jours que notre devoir est si étroitement lié avec notre bonheur sur la terre et dans le Ciel qu'il est impossible de les séparer ; mais, mon ami, pourquoi est ce que le Gouvernement ne nous arme pas ?—Comment se défendre sans armes ?

Le Canadien de la Ville.—Si vous montriez un peu plus de zéle il le feroit : par exemple tous les Canadiens et les Anglois de la ville et des fauxbourgs n'ont pas plutôt su que la guerre étoit déclarée par nos voisins les Américains sans avoir d'autre raison que de venir se partager nos biens et nous ruiner, qu'ils se sont tous offerts volontairement pour défendre notre pays, et le Gouverneur content de notre zéle et bonne volonté, nous a tous fait armer, et depuis nous nous faisons montrer l'exercice à nos frais et nous faisons tous les devoirs de soldats, dans la ville. Nous sommes tous prets à marcher à la rencontre des ennemis dès qu'ils paroitront ; et mon ami nous faisons cela sans murmurer, parceque nous aimons notre religion et notre pays, et deplus c'est notre intérêt et notre devoir.

Le Canadien de la Campagne.—Fort-bien,

et qui vous a dit que nous n'étions pas prets a en faire autant que vous. Crois-tu que les habitants ont moins de courage ou n'aiment pas autant leur Religion, leur gouvernement et leur pays que les citoyens de la ville?

Le Canadien de la Ville—Cela se peut, mais pourquoi donc ne se montrent-ils pas? Quoiqu'ils sachent aussi bien, que nous sommes menacés de devenir les esclaves d'une bande de scélérats. Au contraire le Roi a demandé deux mille hommes sur cent mille que nous sommes. La ville a immédiatement fourni sa proportion avec plaisir; mais tu sais le train et le mécontentement que cela a fait en campagne. Ils craignent qu'on en fasse des soldats, ils veulent tous marcher ensemble, enfin ils disent et font mille sotises qui feroient honte à des sauvages.

Le Canadien de la Campagne—Mon pauvre ami, c'est qu'ils manquent de connoissances.

Le Canadien de la Ville—Voilà justement toujours leur excuse. Quand ils sont pour faire quelque sotise, il sont tous savans et ne veulent prendre conseil, ni suivre exemple de personne, et ensuite ils viennent dire qu'ils en

ont regret et pleurer leur ignorance—Mais pendant ce tems là, le fardeau nous tombe sur le corps; il faut qu'on travaille pour les tirer d'embarras, comme si nous étions seuls obligés de défendre les biens de Messieurs les habitants, pendant qu'ils dormiront tranquillement dans leurs lits ou bien faire comme eux et tous périr ensemble. Tiens, mon ami, je suis fâché d'en parler. Dernièrement deux ou trois paroisses ne vouloient-ils pas se rendre maitres du pays et aller prendre de force armée leur proportion de Miliciens qui étoient à la Prairie avec les autres, eh bien! les gens les plus instruits et les plus respectables de la ville prirent la peine d'aller les trouver pour les éclaircir et leur faire voir leur crime et leur folie, furent-ils écoutés? Non. Il fallut prendre les armes pour leur faire entendre raison. A présent ils pleurent leur ignorance, et il faut qu'on s'emploie pour les sauver de la potence et empêcher leurs biens d'être confisqués et leur famille ruinée—Ils n'ont pas moins laissé une tache sur tous nous autres—Quel fond crois-tu que nous pouvons faire sur de pareils gens.

Le Canadien de la Campagne.—Je suis fâché d'avouer que tu a malheureusement trop rai-

son; mais nous ne sommes pas tous de même, et il ne faut pas blâmer les innocents pour les coupables, et tu voira que si notre Gouvernement a besoin de gens de bonne volonté, il en trouvera autant dans la Campagne que dans la Ville.

Le Canadien de la Ville.—Je le souhaite, mais je voudrois bien leur voir faire quelques démarches pour le prouver.

Le Canadien de la Campagne.—C'est ce que tu voira sous peu, en attendant je m'en retourne et j'espère éclaircir et ouvrir les yeux à d'autres comme tu me les a ouverts sur notre devoir et nos intérêts ; et sois sûr que je n'oublirai pas un mot des choses que tu m'a apprises, et des connoissances que tu m'a données.

De l'Imprimerie de Brown, Montréal.